



L'ONOMASTIQUE DAN : VALEURS CARDINALES POUR UN ENVIRONNEMENT APAISÉ

Étapes de traitement de l'article

Date de soumission : 17 - 11 -2024

Date de retour d'instruction : 26 - 11 -2024

Date de publication : 12 - 12 - 2024

Gbohi Marcellin GOUNGOULIN

Docteur ès Lettres.

mgbohmarcellin@gmail.com

Résumé : L'ambiguïté qui caractérise aujourd'hui la conception idéaliste de l'humanité et de l'humanisme, provient assurément de notre vision réaliste du monde noir. Des différentes assertions relatives à la bonne gouvernance, nous retenons que des liens linguistiques et culturels existant entre les peuples noirs constituent une richesse inépuisable. La résultante d'une bonne assise culturelle et traditionnelle produit foncièrement des résultats favorables pour des sociétés. À partir des exemples invitant à la cohésion, à la fraternité et la paix, l'onomastique dan, est un parfait creuset de sensibilisation d'un monde sans crises et conflits.

Mots clés : humanisme, gouvernance, onomastique, tradition, sémantique.

DAN ONOMASTICS: CARDINAL VALUES FOR A PEACEFUL ENVIRONMENT

Abstract: The ambiguity that characterizes today the idealistic conception of humanity and humanism certainly comes from our realistic vision of the black world. From the different assertions relating to good governance, we retain that linguistic and cultural links existing between black peoples constitute an inexhaustible wealth. The result of a good cultural and traditional foundation fundamentally produces favorable results for societies. From examples inviting cohesion, fraternity and peace, Dan's onomastic, is a perfect crucible of awareness of a world without crises and conflicts.

Keywords: humanism, governance, onomastics, tradition, semantics.

Introduction

L'attitude de l'homme face au progrès technique est de mieux en mieux une grande préoccupation de l'humanité. Rejoignant Servan-Schreiber qui affirme que « ce qui compte, c'est la même question alors et maintenant : comment inscrire le progrès technique dans un contexte culturel ? Comment accompagner chaque dose supplémentaire de progrès scientifique d'une dose correspondante de rajeunissement des structures sociales ? Comment faire, enfin, pour que l'unification progressive de l'univers dans l'ordre technique permette un nouvel équilibre dans une diversification des cultures ? »⁸⁸ Nous affirmons que le problème du progrès

⁸⁸ Jean-Jacques Servan Schreiber, *Le défi Américain*, Paris, Danoël, 1989, p 18.

technique et de l'identité culturelle se pose avec acuité à l'homme africain du XXI^e siècle auquel les ailleurs aliénants ont nié pendant longtemps toute humanité, toute culture et partant, toute contribution à la civilisation de l'universel. L'année 1960 a vu l'accession de nombreux territoires coloniaux d'Afrique à l'indépendance politique. Les nouveaux États issus du régime colonial se sont donné, à quelques exceptions près, des constitutions à inspiration largement occidentale. Le législateur africain a fait, semble-t-il, table rase du passé politique de l'Afrique précoloniale. Ce manque d'intérêt peut s'expliquer d'une part, par le fait que les Africains méconnaissaient leur passé qui est nié pendant longtemps par le colonisateur et d'autre part, par le fait que, mis en contact avec la civilisation technique de ces ailleurs aliénants, ces Africains prennent conscience de leur retard. Ce qui les fait opter irréversiblement pour la modernisation du continent. Mais, pour beaucoup, cette modernisation a très souvent signifié rejet du passé glorieux. Or, nous pensons avec Cheick Anta Diop que « la modernisation n'est pas synonyme de rupture avec les forces vives du passé. Bien au contraire, qui dit modernisation, dit intégration d'éléments nouveaux, pour se mettre au niveau des autres peuples. Mais, qui dit intégration d'éléments nouveaux, suppose un milieu intégrant, lequel est la société reposant sur son passé, non sur sa partie morte, mais sur la partie vivante et forte, d'un passé suffisamment étudié pour que tout un peuple puisse se reconnaître »⁸⁹.

Dans le cadre de bonne gouvernance, nous accentuons notre communication autour des diversités linguistiques, artistiques et culturelles. En ce siècle en plein au modernisme, et aux surprenantes inventions, nul ne saurait dire qu'une idée est sans valeur parce qu'elle est nouvelle et l'impossible existence d'une entreprise ne correspondrait pas à notre époque. La bonne gouvernance est un principe universel qui triompherait dans nos sociétés, précisément lorsqu'elle pouvait arriver à convaincre par son fonctionnement, plus d'une personne, dans un milieu. C'est ainsi qu'on pourrait mesurer son efficacité. Ce principe est d'actualité puisque l'humanité n'arrive pas à juger avec plus de perspicacité, l'évolution de l'activité des hommes, tant, en bien qu'en mal. Or, pour avoir une vie plaisante et épanouie, l'action des dirigeants devait aller dans le sens du bien-être général ou de l'intérêt général de chaque gouverné. C'est dans cette optique que, Mahatma Gandhi écrit ceci : « je ne suis qu'un pauvre combattant dont l'âme aspire au bien parfait, à la vérité complète et à une non-violence sans défaillance, non seulement dans mes actes et mes paroles, mais aussi dans mes pensées. Jusqu'ici pourtant, je n'ai pas atteint cet idéal dont le bien-fondé ne fait pour moi aucun doute »⁹⁰. Il est vrai que les sociétés actuelles vivent une croissance à plusieurs niveaux, mais il en demeure aussi évident que la liberté individuelle et la sécurité sociale restent encore, une tare et un échec considérable. Cela corrobore le fait que nous vivions une époque où l'Africain se culpabilise en fonction de sa propre défaite et de son avilissement moral. Car, les certitudes de jadis s'effondrent ainsi que le basculement des axes de référence qui nous étaient familiers hier. Lesquels axes s'écroulent aujourd'hui avec la croissance de l'intolérance et l'individualisme rancunier. Plus, l'on constate que la flamme créatrice qui embrasait la grande société humaine africaine d'autrefois, est sur le point de s'étioler.

Une nation est un groupe d'humains formant une communauté politique établie sur un territoire ou un ensemble de territoires défini (s) et personnifié (s) par une autorité souveraine. Or, une quelconque gouvernance insinue l'existence d'une autorité établie, avec la conscience de l'existence du fondement premier, du sentiment national qui demeure et semble être la culture ancestrale commune, vécue par tous les membres d'un groupe. Jean Cauvin abordant la notion de société-à-tradition orale affirme que « c'est une société qui, dans son quotidien, privilégie l'échange par la parole. Celle-ci a lié son être profond, sa mémoire, son savoir, ses

⁸⁹ Cheick Anta Diop, *Nation nègre et Culture, Paris, Présence Africaine, 1955, p 11.*

⁹⁰ Mahatma Gandhi, *Tous les hommes sont des frères, Paris, Gallimard, 1958, p 114.*



conduites valorisées, son histoire, sa spécificité à la forme orale de communication. Cette forme d'échange ne se base pas seulement sur le message dans l'instant actuel, mais aussi, sur un échange entre le passé et le présent, ainsi que certains secrets qui la maintiennent et la font durer à travers le temps, parmi d'autres sociétés »⁹¹. La connaissance du comportement linguistique est essentielle dans l'analyse des cultures orales. Les sociétés orales se livrent passionnément à l'exercice ardu de la maîtrise de la parole, montrant ainsi le rôle primordial qu'elles assignent au langage comme symbole, puisque leurs cultures sont fondées sur des idées force. Dans les sociétés à tradition orale, les rapports verbaux et l'usage individuel du langage permettent d'établir le rapport spécifique entre la langue, l'individu et sa personnalité. Il est souhaitable pour une bonne gouvernance, de joindre l'acte à la parole.

La tradition orale est de loin la source historique la plus intime, la plus succulente, la mieux nourrie de la sève d'authenticité. Pour bien mener cette analyse, comme méthode, nous utiliserons la sémiotique des formes de vie, à partir des **formes de vie**, du **mode d'existence social** et du **style de vie**. La sémiotique à partir des **formes de vie** présente une communauté comme étant une entité sociologique qui vit, qui est au monde et est de ce monde. Car, toute communauté est une forme de vie définissant les modes d'existences, les actes et les processus singuliers de vivre, qui ne sont jamais des faits, mais des possibilités de vie, des puissances. Au niveau du **mode d'existence social**, il y a une présentation des membres d'une société à travers le support qu'ils établissent entre l'objet langagier et le monde de leur milieu. Tout cela concerne le rapport qui se prête à des actualisations différentes, selon les lieux sociaux où les humains fonctionnent au regard des croyances, des institutions, de la culture...Le **style de vie** présente la manière dont les humains expriment leur conception de l'existence à travers des façons de faire et d'être, d'aménager sur l'environnement. Ce qui compte est, en effet, l'étude des faits d'expressions du langage, organisée à partir de la sensibilité langagière, du point de vue de leur contenu affectif et l'action de ces faits de langage. Il revient alors à mettre à jour ces éléments affectifs et d'en étudier leur valeur.

1-Le chef de village

Chez les Dan de Côte d'Ivoire, la distribution du pouvoir repose sur un principe de compétence sociale et d'autonomie. Ce peuple est structuré en fonction des villages et cantons. Les villages sont sous la direction des chefs. C'est donc l'association des villages ayant des mêmes affinités linguistiques, traditionnelles et culturelles qui se constitue en un canton. Pour ce faire, un canton est commandé par un souverain nommé « GOH DEUH ». Autrefois désigné comme étant la grande et adéquate place constituant un meilleur cadre de vie, le village est l'espace à peuplement réunissant plusieurs familles en une seule agglomération, éventuellement divisée en quartiers et parfois dotée de hameaux. Dans une situation où une partie de la population n'est pas complètement sédentarisée, il est admis que des campements ou groupements de familles semi-permanents soient assimilés à des villages. C'est dans cette circonférence que gouverne un homme appelé "chef de village". Non seulement il s'est positionné comme tremplin vers les hautes sphères de l'Etat, mais aussi il reste profondément une surface de contrôle social.

Le Chef de village, autorité traditionnelle, joue un rôle prépondérant dans le fonctionnement du système. En pays dan, le chef de village jouit des trois pouvoirs, à savoir l'exécutif, le judiciaire et le législatif. Il est gardien de l'ordre public et punit tout fauteur de désordre. Monarque, il est doté des pouvoirs spirituels et magico-religieux. Afin de galvaniser "ses paires" et les amener à s'impliquer dans le développement socio-économique du village, le Chef de village fait régulièrement des rencontres qui ont pour but de convier tout le monde à se tourner vers le travail et la culture de la terre. Le chef maintient la paix, la stabilité, la

⁹¹ Jean Cauvin, *Comprendre la parole traditionnelle*. Paris, ST-Paul, 1980, p 6.

protection dans son village, tout en invoquant, des ancêtres pour le bien-être des villageois. Le bien, la bonne vie, la justice...sont des valeurs morales constitutives du principal objectif de tout gouvernement. La question est de savoir ce que l'on désigne par ces termes. Tout système doit permettre à un individu de vivre en paix avec son prochain. Lequel système établit par-dessus tout des institutions pour régler des conflits entre les individus et groupes de personnes.

Le fonctionnement du chef de village est proche à un registre féodal. Or, la féodalité, ensemble de lois et coutumes régissant l'ordre politique et social en Moyen-Âge, est représentée en Afrique par une organisation minée par les coteries (société des villageois réunis, liés par des intérêts ou des idées communes et qui cabalent contre ceux qui sont en dehors de ce groupe) défendant leurs prérogatives (avantage attaché à une fonction). Pour les Marxistes, « La science historique marxiste-léniniste au moyen-âge insinuait la phase du développement historique de l'humanité au cours de laquelle, le mode de production féodale dominait dans la majorité des pays d'Asie, d'Europe et dans un certain nombre de pays d'Afrique »⁹². Partant, Ganshoff résume les traits dominants du régime féodal comme suit : « 1-Un développement passé très loin des liens de dépendance d'homme à homme. 2-Une classe de guerriers spécialisés occupant les échelons supérieurs de la hiérarchie. 3-Un morcellement externe de la propriété privée. 4-Une hiérarchie née des droits sur la terre, hiérarchie correspondant à la celle des liens de dépendance personnelle dont il vient d'être question. 5-Un morcellement du pouvoir public créant dans chaque pays, une hiérarchie d'instances autonomes et exerçant dans leurs propres intérêts des pouvoirs normalement attribués à l'Etat et souvent du ressort effectif de celui-ci à une époque antérieure »⁹³. Ces points se retrouvant dans le mode d'existence des Dan de Côte d'Ivoire, seraient très utiles dans notre quête de moyens pour une bonne gouvernance. Car, un développement de dépendance d'homme à homme nécessite d'un côté le chef et de l'autre, des habitants du village. Or, les villageois dépendent politiquement, socialement, culturellement... de leur chef de village. Celui-ci met en place pour ce faire, une équipe dynamique de sécurisation. Tandis que les droits de terre sont des propriétés foncières héréditaires, chaque famille se développe sur sa portion et veille contre toute aliénation. Le reste des points paraît se conclure en bon terme, dans le bon pouvoir du chef de village.

La "tête du village" est une référence morale. Il est le dernier recours dans le village. Il doit être autosuffisant sur le plan alimentaire pour maintenir son autorité. Il doit être à mesure d'assurer la restauration des visiteurs qui sont de plusieurs types (étrangers de passage, émissaires, missions des services techniques de l'État...). Il est le premier hôte du village. Les membres de sa famille doivent donner de bons exemples dans leur comportement et dans leur langage. Ils doivent être sobres, hospitaliers. Dans ses rapports avec le peuple, le chef traditionnel dan est appelé à jouer le rôle d'une véritable juridiction de premier degré. Cette attribution garde une place particulière dans les zones où le rôle du chef traditionnel est fortement marqué. Il doit conférer aux plus méritants les titres de notabilité. Ceci permettra de promouvoir la paix et la concorde à travers la lutte contre les fléaux qui minent sa société, à savoir l'alcoolisme, la médisance, l'adultère, la calomnie, le vol, la sorcellerie, la paresse, le népotisme, la discrimination...En assurant la pérennité de la tradition, il relève le défi de la modernité et concilie les intérêts divergents d'une population partagée entre le conservatisme et le modernisme.

Le chef, symbole de divinité et de tradition ancestrale, est l'intermédiaire entre la tribune et les divinités. Il est le garant de la fertilité du sol grâce à ses contacts avec les dieux de la terre. Par ailleurs, il est un pont entre son peuple et les ancêtres. Cette relation est vécue à travers le

⁹² Y. Biriou Kovitch et I. LEVITSKI, « *Le moyen-âge* », Recherches Internationales, vol VI, no 37, 1966, p 5.

⁹³ L. P. GANSHOFF, *Qu'est- ce que la féodalité ?* Bruxelles, 1957, p 11.



monothéisme qui professe un Dieu unique et un culte ancestral. En tant que chef religieux, il est le garant de la pérennité des rites fixés par la tradition, mais aussi, ainsi que les " rites de passage " président les grands moments de la vie. Nous voulons parler de la naissance, de l'initiation, du mariage, de la mort... Au-delà des relations entretenues avec la divinité et les ancêtres, le chef traditionnel reste un important collaborateur de l'administration. Il exerce son autorité sur ses sujets dans un cadre bien précis qui est celui d'une tradition caractérisée par des mœurs, des usages et des coutumes. Il veille sur la tradition d'un peuple où des populations se connaissent bien et sont unies par des rapports aux biens définis, maîtrisés par tous.

2-Le langage courtois, un principe de bonne vie au sein de la communauté dan

Parler est naturel, mais parler pour véhiculer un message n'est pas chose aisée en pays dan. De ce fait, le Dan parle avec précaution. Car, s'énoncer dans un public demande en préalable de codes. La connotation réelle échappe quelques fois au sujet. Si l'on analyse le discours d'un locuteur, il y aura toujours des écarts de langage qui indexent les vieux et les nobles de l'assistance, eu égard au respect et à la sagesse. Un Dan fait très attention à son langage en publique. Comme le souligne Nyamien Oi Nyamin partant dans cette expression « je ne sais pas parler, si je commets quelques erreurs de langage, que l'on veuille bien m'en excuser »⁹⁴, il commence par une expression d'humilité lorsqu'il s'introduit dans une communication par « **kwa fliiwa** ! ». Ce qui signifie « excusez-moi ! » ou « je voudrais dire que... ! » ou « permettez-moi de dire que... ! ». C'est pourquoi, on entendra souvent par la suite des interjections telles que « zoueu ka dho ! » ou « ka ka toh toh ! » qui est l'équivalent de l'interjection « chut ! » ou « silence ! ».

La parole se distribue dans la communauté dan suivant un principe d'ordre essentiel pour toute bonne organisation. La stabilité, la cohésion, la permanence et la reproduction sociale ne sont possibles que parce qu'il y a un monde ordonné, une vie sociale organisée. Le principe d'ordre se déduit des relations qu'expriment les proverbes et les symboles. Toute famille dans le village fonctionne comme un arbre fruitier. L'on dit que « **l'arbre est connu par ses fruits** ». Ainsi, la qualité de toute personne se reconnaît à partir du fruit qui sortira de son arbre. Les enfants sont comme le miroir de leurs parents car ils transportent l'image de ceux-ci. Cela est illustré par les maximes « l'oiseau n'enfante pas une souris » ou « c'est là où passe l'aiguille, que passe le fil » ou « si la pensée ne le pense pas, la langue ne le dit pas »⁹⁵. Car., tout parent aspire à être fier de son enfant. L'attitude de ce dernier dans la communauté va provoquer la considération que l'on lui accorde ainsi qu'à ses parents.

Vu la portée de la parole, il est nécessaire que l'on l'exploite convenablement. Comme le dit Calame G. Géneviève, la parole se « forge »⁹⁶. Elle se fabrique dans le corps. Cela commence par un processus intellectuel qui se déroule dans le cerveau où a lieu la conception de la pensée, l'idée première de la parole. La parole en tout temps doit témoigner de l'agilité et de l'éloquence de l'orateur. Et, c'est ce que l'on appelle « l'huile du sang »⁹⁷.

La qualité du discours apporte à son émetteur un jugement approprié. Puisque dans une communauté, l'on est aussi jugé en fonction de son aisance dans l'art du langage. Pour cela, il convient de mieux parler pour signifier.

La communication établit une liaison phonique entre des sujets parlants par opposition à l'impersonnalité de la langue morte où le « je » se manifeste et recherche le « tu ». Les deux tendant à rassembler le « nous », attestant la langue vivante. En toute circonstance, la situation

⁹⁴ Nyamien Or Niamein, *Littérature de Côte d'Ivoire ; La mémoire et le mot*, Abidjan, NEA, 1998, p. 29.

⁹⁵ Idem p. 35.

⁹⁶ G. Géneviève CALAME, *La parole du monde*, Paris, Herissey, 2002, p. 24.

⁹⁷.Idem p .28.

au départ dans une communication est donnée par la langue établie, canevas commun de tout échange de parole. Elle définit un équilibre en même temps qu'elle fixe des normes. Il y a, cependant, un contrat tacite établi naturellement entre les individus du même groupe, pour maintenir la langue telle que le prescrit la règle. En effet, le contraste linguistique est l'un des aspects fondamentaux du contrat social. Car, la volonté de vivre ensemble, constitutive d'une nation, s'affirme dans le maintien d'un patrimoine commun de compréhension. Mais, ce langage institué ne doit pas être compris à la manière d'un système fermé.

Dans toute communication, l'on parle pour susciter un intérêt chez son auditoire. Lorsque l'émetteur n'arrive pas à intéresser son auditoire, il est possible que sa communication soit froide. Ce qui veut dire que son langage est sans importance. Cependant, dans des circonstances où cette parole blesse ou brule son auditoire, on pourra dire que cette parole est trop en « feu ». C'est le constat dans la parole de colère. Or, il est convenable de toujours rendre sa parole suave et agréable. Ce genre de langage est dit mouillé. Et l'eau est sa vie. C'est alors que l'on parle de sagesse qui attribue un statut traditionnel à une personne. En milieu rural, cette sagesse est enseignée dans les contes et proverbes. Par la sagesse l'on voile son message sous des allégories et des symboles qui rendent le locuteur plus mystérieux.

3- La communion des Dan, un signe de solidarité et de partage

La solidarité et le partage font partie des valeurs les mieux partagées dans les sociétés africaines. Tout le principe de la vie communautaire part des valeurs qui s'opposent à l'individualisme. La littérature orale regorge de récits oraux tendant à démontrer l'importance du partage et de la solidarité. Par exemple, le personnage de Donhon l'araignée, dans la marre au crocodile de François Amon d'ABY, incarne bien le prototype de l'égoïsme rejeté par les sociétés traditionnelles africaines. Dans les travaux de Bernard DADIÉ, l'on retrouve également le personnage de l'araignée dont l'égoïsme légendaire caricature une personne au comportement similaire dans le monde réel. Dans les récits populaires dan, le même personnage représenté par l'araignée incarne également la stupidité, la duplicité et l'égoïsme. Par-là, un conte dan met en scène l'égoïsme l'araignée et la ruse du Lièvre. Car, un jour le Lièvre dans sa promenade en forêt, découvre une ruche d'abeille pleine de miel et alla en parler à son amie l'araignée. Après que les deux se soient accordés pour s'y rendre ensemble, l'araignée y alla seul sans prévenir son compagnon le Lièvre. Il plongeait entièrement sa tête dans le nid pour se délecter du miel. Le lièvre arriva à son tour et s'aperçut de ce que l'araignée fut en train de faire. Furieux, il décida de lui jouer un sale tour.

Comme un orage grondait et le vent eut fait agiter les feuillages des arbres dans tous les sens avec un bruit apocalyptique, le lièvre héla l'araignée. Celui-ci, ayant la tête colée dans le nid, n'arrivait pas à s'y dégager. Et, en entendant le bruit de l'orage qui s'annonçait, il demanda au lièvre ce qui se passait. Le lièvre lui répondit en disant que c'est le grand masque de leur ancêtre qui arrivait. Aussitôt effrayée, l'araignée se débattit pour dégager sa tête du nid d'abeilles. Quand il réussit à faire sortir sa tête, toute sa chevelure s'était arrachée. Puis, il prit la fuite avec sa tête scalpée, de peur d'être rattrapée par le grand masque dont parlait son ami le lièvre. Ces deux personnages (lièvre et araignée) incarnent respectivement la notion de partage et de l'égoïsme. Partant de là, l'araignée est punie pour son intelligence pervertie mise au service de sa glotonnerie.

C'est dans cette optique qu'un dicton atteste que : « c'est une seule personne qui tue l'éléphant, pourtant tout le village en profite ». L'éléphant est une majesté parmi les animaux de la jungle. Sa taille impose le respect au plus habile des chasseurs. Tuer un éléphant est pour un chasseur le couronnement d'une carrière. C'est pourquoi l'événement devient l'affaire de tout le village. Nous comprendrons l'esprit de partage dans un proverbe ci-après qui montre les



exigences de la vie dans une communauté fondée en grande partie sur l'esprit de partage et de la nécessité de mettre ses compétences au service du plus grand nombre. Œuvrer pour le bénéfice de tous.

KOWOUAN [ko wuɑ]

/ kɔ̃ wũ ǎ /

Prochain amour Quantif.

« Pour le souci de chacun »

Le talent d'un seul individu peut et doit profiter à toute sa communauté. Celui qui a le mérite de faire profiter aux autres les efforts des autres en est fier. Puisque, le souci du bien-être, est l'une des valeurs les mieux partagées dans les sociétés africaines. Ce nom nous met devant une réalité évidente dont l'actualité frappe à la porte de nos consciences. Il montre que l'esprit de partage est une question de bon sens et d'éthique. L'humanité d'un individu se mesure aussi par rapport à sa capacité à partager. Dans toute l'Afrique, plusieurs récits oraux punissant l'égoïste témoignent de l'attachement commun au partage. Le libéralisme économique et l'individualisme exacerbé par les effets pervers de la mondialisation annihilent aujourd'hui ces acquis de la société dite traditionnelle. En effet, la remise en question de cette valeur face au modernisme et à des réalités changeantes commandent de sauvegarder plus que jamais certains fondamentaux, marquant l'humanisme africain. Les noms, codes de conduite issus parfois de la moralité des récits oraux, parlent encore de nos jours à la conscience collective pour une justice sociale sans cesse renouvelée.

Selon la politique de Aristote, l'Etat est créé pour permettre aux hommes de vivre, mais surtout de bien vivre ensemble. Ce but est aussitôt considéré en pays dan, où l'on considère la conservation et la continuité de la vie. La mort qui, sous d'autres cieus, mettait fin à la vie, est conçue ici, tel un passage ou une transition d'un état vital à un autre. Ainsi, le défunt devient un ancêtre et se rapproche de Dieu, en continuant d'être lié aux vivants par sa descendance. Voici pourquoi ne pas avoir de descendant constitue un grand malheur pour le Dan. Alors, le bonheur individuel et collectif, se résumant aux mêmes principes se rejoindraient, allait-on dire. Car, l'honnêteté, la vertu, le courage, la prudence, la justice, la communication rendent un homme heureux ainsi que toute gouvernance. Et, à Aristote de dire que « c'est en action que consiste la félicité et que les actions des hommes justes et modérés ont toujours des fins honnêtes »⁹⁸. Puisque les différences de richesses et de rang social ne constituent pas par conséquent des barrières entre les membres d'une communauté. Car, le pauvre participe à la richesse du riche comme ce dernier prenait part au malheur du pauvre. En conséquence, « la prospérité de la communauté n'est cependant pas possible sans la coopération de tous »⁹⁹.

4-La devise des noms dan

Nous entendons par la devise l'ensemble des représentations, à travers lesquelles un groupe humain donné perçoit la réalité qui l'entoure et l'interprète en fonction de ses préoccupations culturelles. Dans un pareil cas, l'on peut s'interroger par rapport à comment la langue dan rend compte de la façon dont ses locuteurs appréhendent leur univers, et inversement, comment ses derniers influent sur leur langue. Notre but est de montrer ou d'illustrer par des exemples précis, le rôle de la langue dans l'expression de la relation entre l'homme et son milieu naturel et culturel. À ce niveau, l'expérience humaine ne se contente pas

⁹⁸ Aristote, *La politique*, Paris, 1936, P 119.

⁹⁹ Auma-OSOLO et Ng'weno Osolo-NASUBO, « *Democratic african Socialism: an account of african Communal philosophy* », *African Studies Review*, vol XIV, no 2, September, 1971, P 272.

de distinguer les éléments de la réalité qui l'entoure, mais, elle éprouve le besoin de les classer en catégories fondées sur les critères divers. De ceux-ci, nous pouvons avoir les classifications symboliques des sociétés traditionnelles une tentative d'explication du monde au même titre que les classifications scientifiques des sociétés modernes. Puisque : « Les unes et les autres sont fondées sur une connaissance approfondie de la réalité et sur des raisonnements analogiques déduisant de l'existence de caractères communs à plusieurs éléments, leur appartenance à une classe. Les unes et les autres étant d'ailleurs comparables parfois¹⁰⁰ ». Les connaissances en Afrique sont fondées sur les symboles au même titre que celles qui sont scientifiques. Il y a une ressemblance entre les deux. Car, elles sont toutes deux basées sur des évidences approfondies de la réalité et sur des raisonnements. L'analyse ethno-linguistique révèle ainsi une classification rigoureuse fondée sur des morphologiques organisés en systèmes d'oppositions nettement définies.

Comme nous pouvons constater, les noms de cette localité sont toujours restés fidèles aux critères esthétiques en vigueur. En effet, cette procédure respecte les codes essentiels des valeurs éthiques qui régissent les membres d'une communauté. Et ici, tout Dan de Danané et de Zouan-Hounien fait son possible pour respecter les codes éthiques et moraux définis par leur société. Ce qui stipule que la parole qui se dégage doit être toujours une parole bien pensée.

KEUKOUEU [kɸ kuɸ]

/ kœ kwœ /

Faire ensemble

« Agissons ensemble ! » est une explication.

Toute société fonctionne à partir du bien-être et du savoir-vivre. Les normes sont érigées par des autorités compétentes, qui y assurent la souveraineté. Le peuple dan n'est pas hiérarchisé comme celui des Akan. Ici, le "GÔ DHEU" est le maître absolu. Le souverain sacrificateur siège dans la case sacrée. Il a dans sa cour les "GÔ" qui assurent le rôle de sacrificateur ou de notabilité. Ils veillent au maintien de l'ordre, à la pratique et au respect de la tradition. C'est ainsi que les bonnes mœurs sont mises en pratique par les chefs dans les communautés dan. Les Dan ont une politique semblable à celle des termites. A partir de ce nom, nous constatons qu'ils agissent à l'unisson. Et, cette technique confirme la force d'un peuple qui se veut solidaire et uni. Dans les enseignements que donne ce nom, nous n'oublions pas l'union, la fraternité, l'entraide. Cette bonne conduite convient à tous les membres d'une communauté, à enlever les barrières. Si, tous les Dan agissent ensemble, il va de soi que le développement s'installe, avec le progrès. Comme le dit l'expression l'union fait la force, une société rurale soucieuse du développement doit cultiver cette valeur.

5-De l'onomastique révolutionnaire.

Toute révolution naît d'une prise de conscience. Elle est l'aboutissement d'un long processus. La révolution est une marche qui va à l'encontre d'un ordre établi. Elle est une revendication motivée par une exagération remarquée. Mot polysémique, la révolution se constate au niveau de l'astronomie où l'on parle du retour d'une planète, d'un astre au même

¹⁰⁰ Geneviève CALAME-Griaule, *Langue et culture africaine*, Paris, François Maspéro, 1977, p 19.



point. Le lexème "révolution" signifie tantôt un changement sollicité dans l'ordre des actions humaines. Toute volonté révolutionnaire concerne se base sur les opinions, les pensées, dans les mœurs. Notre travail consiste à insister sur un changement dans les pratiques onomastiques des Dan et la constitution de leurs idées. Il serait encore mieux si l'opinion que le Dan se fait de lui et de son nom change. La révolution est une marche lente, mais sûre. Le combat est idéologique et doit réveiller notre conscience qui s'est longtemps laissée étioier. En effet, on s'est laissé torturer jusqu'au point où, on ne sait plus qui nous sommes.

Par cette analyse, nous aspirons à une révolution idéologique, sociale et financière. La manifestation de la pensée onomastique est très révélatrice. Le nom dan vient à l'existence grâce à la construction des idées, qui doivent se concrétiser lorsqu'on donne un nom. Il convient de bien maîtriser ce qu'un nom produit et ce qu'il peut provoquer, quand l'on ne connaît pas son efficacité. Or, « si nous enterrons nos langues dans le même cercueil, nous enfouissons à jamais nos valeurs culturelles, toutes nos valeurs culturelles, d'autant plus profondément que n'ayant pas d'écriture, la langue reste l'unique archive »¹⁰¹. La culture doit vivre à partir de nos actes. Toute personne est invitée à parler de la sienne, puisqu'elle n'a pas besoin d'écriture. C'est une affaire orale qu'il faut au quotidien réveiller pour ne pas qu'elle soit enterrée pour toujours. Par là, nous serons en train de faire un retour à nos sources culturelles.

La révolution onomastique que nous endiguons est nécessaire pour une rupture avec la pratique pas de onomastique féodale. La rupture est l'action de rompre. Ici, on rompt avec les pratiques onomastiques qui ne nous ont pas été avantageuses. Et, là, il s'agit d'une cessation. Nous abordons ce pan d'idée, à travers deux points. D'un côté, le changement est souhaité au niveau du nom des Dan et le comportement à adopter quant aux noms d'emprunt, de l'autre. Pour le point en premier, nous avons remarqué que le monde des Dan est gouverné par le souci de conservation, de dévotion pour les ancêtres, pour l'adoration du grand Dieu et pour la culture. L'onomastique dans ce cas se présentait tel un support de souvenir et de représentation. Il y a aussi le phénomène d'homonymie qui pérennise le nom d'un défunt, de ses qualités ainsi que ses faiblesses. Puis, à cause du fait que le Dan prouvant son admiration pour une personne transporte son nom sur son enfant, l'on assiste au retour de ces vieillissants noms sur des jeunes enfants dans la communauté.

La volonté recherchée par un nom dan est relative au principe de l'identité. Car, l'idéal de voir un peuple épris de paix, de cohésion, de fraternité...reste la grande richesse des Dan. Cette évidence convoque tous ce peuple autour d'une seule attitude, qui reste l'attachement aux us et coutumes. Ceci fait la fierté du peuple dan et confirme sa dignité et son identité. Etant donné que le nom est un fait de société, il construit aussi directement l'identité culturelle de cette société. L'Afrique d'hier n'est plus la même comme celle d'aujourd'hui, pouvait l'attester l'adverbe « jadis ». Elle est, pouvait-on dire, à notre époque, dénaturée et est repère de désolations. Les valeurs culturelles telles que l'entraide, le respect, le courage, la tolérance sont toutes oubliées. Pour notre part, le nom dan interpelle les Dan à une révolution, à un réveil. Et, il sera possible de surmonter cette situation de crise socio-culturelle, politico-historique et économique, que lorsque l'on rencontre le besoin de s'améliorer. Le mieux serait de se servir de ses valeurs et richesses pour un lendemain radieux. Parce que ce changement s'opère dans les pensées, avant de contacter les mœurs, les habitudes.

En fait, l'onomastique dan constitue l'imaginaire de ce peuple africain, en parlant de la conscience collective. Elle ouvre la voie à la connaissance du monde et aux principes qui doivent régir les rapports humains en voie de tolérance et de respect. Examinons le nom propre :

¹⁰¹ Jean Marie ADIAFFI, *La carte d'identité*, Abidjan, CEDA, 1980, p. 107.

KOUISSOUEU [kui / suϕ]

/ kwí swà /

Blanc Peur. Ag.

« La bête noire du blanc »

Une preuve historique atteste que l'Ouest de la Côte d'Ivoire a été le lieu de véritable résistance à la colonisation. Puisque les ancêtres s'étaient farouchement opposés à la colonisation. La guerre était le propre des ancêtres dan, qui ont décidé de ne pas admettre la civilisation des blancs, aussitôt. Leurs dieux étaient des représentations, puisqu'ils étaient tous des animistes. Et, leurs matériels logent des esprits qui représentaient leurs ancêtres et leurs divinités. Voilà pourquoi, les dieux de nos pères étaient installés à cet effet, dans des roches, des bois, des eaux, des forêts, des masques... qui sont « sacrés ». De telles adorations, leur ont permis des exploits, le dirait-on. À l'opposé de tout cela, ils seront confrontés à la réalité des blancs qui leurs diront de tout laisser et accepter leur dieu... Il y aura un choc. "KOUISSOUA" est la preuve de ce que le Dan et le blanc ne se soient pas entendus trop tôt. Ainsi, il serait souhaitable d'améliorer la manière de construire le nom Dan. Car, le Dan a besoin d'évoluer, de sortir de la léthargie (sommeil pathologique profond et continue dans lequel les fonctions vitales sont très ralenties) idéologique, financière... À tout Dan, nous disons qu'il est temps de songer à une onomastique qui émerge. Or, le verbe "émerger" veut dire, se dégager, sortir d'un milieu après y avoir été plongé. Il peut encore dire, apparaître au-dessus du niveau de ce qui nous retient ou sortir de l'ombre et apparaître plus clairement. Car, l'onomastique dan a besoin de découdre avec l'ancien système. Cela demande à inscrire, dès à présent, des noms très riches en sens.

Nous en voulons pour preuve un nom comme :

SEGOULIN [se gulɛ]

/ sě glwě /

Terre préoccupation. Plur

« Les préoccupations en faveur de sa terre »

À partir de ce nom, le Dan dit que, malgré la rencontre avec d'autres civilisations, il faut toujours avoir le souci, une pensée pour sa terre. Elle est son origine. C'est elle qui nous a vu naître et c'est en elle qu'est enterré notre nombril. C'est encore en elle que nous serons ensevelis au dernier moment de notre terre-existence. Voilà qu'un père pouvait conseiller son enfant qui part en voyage comme suit « la langue d'expression Dan ne doit pas être une honte pour toi, parmi les langues qui peuvent faire ton bonheur. Exprime-toi bien dans ton patois et ne t'éloignes pas de ta terre ! ».

La volonté d'instrumentalisation du nom s'expose, par rapport à l'image que l'on lui attribue. Nommer une personne, c'est désigner son âme. Porter un nom, c'est participer à la genèse du monde. C'est à juste titre que Tierou Alphonse dans *Le nom africain* dit que : « Donner un nom, c'est donner une vie ; créer des noms, c'est donc participer à la création des vies »¹⁰². Une personne vit lorsqu'elle est nommée. Et, le fait de donner des noms constitue en une création de vies. Nous pouvons comprendre que l'enfant est un désir sérieux de tout parent. Son nom est un puissant souhait, qui apporte une forme de libération de la mentalité et est source de développement. En effet, en pays dan, on crée des noms qui sont en corrélation avec le quotidien. Ce qui fait de ces noms une représentation du tréfonds de chaque parent, qui a toujours quelque chose à dire, à son entourage. Cela est valablement significatif. Car, le nom est une création. À ce stade, il est une conquête du parent, vu son contexte qui exprime une assurance de sécurisation face à un inconnu. À en croire, en plus de la dimension physique de

¹⁰² Alphonse TIEROU, *Le nom africain*, Paris, G-P Larousse et Maison neuve, 1977, p. 34.

ses qualités reconnues, à travers notre analyse, est un exemple inspirateur, vu que sa relation d'avec ses sujets est basée sur le respect, la communication. Outre cela, la population est convoquée à cultiver en son sein les vertus relatives au partage, à la solidarité, à l'entraide...qui constituent en des contraintes eu égard à la tradition et à la culture. L'esprit sollicité dans cette étude n'est autre que l'invitation de tout Dan et par-dessus, tout Africain, au retour aux valeurs traditionnelles et culturelles. Il est tant de passer à l'acte de révolution que de toujours rester entre les mots pour dénoncer. Et, pour être efficace, la bonne gouvernance suppose une nette volonté de tenir compte des points émis ci-dessus exposés par l'onomastique dan. Nous clôturons notre analyse par réfléchir autour de la pensée de Cheick Anta DIOP lorsqu'il soutient que : « La création d'une conscience collective nationale adaptée aux circonstances et la rénovation de la culture nationale sont le départ de toute action progressive en Afrique noire. C'est le moyen de prévenir les diverses formes d'agressions culturelles. Seule, une relation culturelle peut maintenant engendrer des changements qualitatifs notables. Celle-ci devra réveiller le colosse qui dort dans la conscience de tout Africain »¹⁰³.

Référence bibliographique

Alphonse TIEROU, *Le nom africain*, Paris, G-P Larousse et Maison neuve, 1977, P. 34.

Auma-OSOLO et Ng'weno Osolo-NASUBO, "Democratic african Socialism: an account of african Communal philosophy", *African Studies Review*, vol XIV, no 2, September, 1971, p 272.

Cheick Anta DIOP, *Nation nègre et Culture*, Paris Présence Africaine, 1955 ; P 11, P 283.

Jean CAUVIN, *Comprendre la parole traditionnelle*. Paris, ST-Paul, 1980, P 6.

Jean-Jacques SERVAN Schreiber, *Le défi Américain*, Paris, Danoël, 1989, P 18.

Jean Marie ADIAFFI, *La carte d'identité*, Abidjan, CEDA, 1980, P 107.

Geneviève CALAME G., *Langue et culture africaine*, Paris, François Maspéro, 1977, P 19.

Géneviève CALAME Griaule, *La parole du monde*, Paris, Herissey, 2002, p. 24.

Ludwig WITTGENSTEIN, *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1964, P 125.

Nyamien Or Niamein, *Littérature de Côte d'Ivoire ; La mémoire et le mot*, Abidjan, NEA, 1998, P 29-35.

Mahatma GANDHI, *Tous les hommes sont des frères*, Paris, Gallimard, 1958, P 114.

TIEROU Alphonse, *Le nom africain ou langage des traditions*, Paris, Maison neuve et Larousse, 1977, P 34.

¹⁰³ Cheick Anta DIOP, *Antériorité de Civilisation Nègres*, Paris, 1967, P 283.